Wolf LEPENIES, *Auguste Comte. Le pouvoir des signes*

Trad. de l'allemand par Didier Renault, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2012, coll. Bibliothèque allemande, 130 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9086>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9086

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 356-357

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Wolf LEPENIES, *Auguste Comte. Le pouvoir des signes* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9086> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9086>

comme l'union inséparable de la parole et de la raison, n'est pas seulement un moyen de communication, mais ce qui fait l'essence de l'homme (p. 181). À partir de ce constat, l'auteur construit une typologie (pp. 182-189). Il y a quatre manières contemporaines de désertier l'humain, auxquelles correspondent quatre dégradations de la parole. D'abord, le nihiliste qui, « saccagé dans les rêves de son enfance », délaisse l'humain pour le néant, dont il parle avec une langue sophistiquée mais pleine de formules creuses qui lui permettent, de fait, de renier la beauté du monde afin que celle-ci ne le trouble pas. La deuxième désertion est celle du technocrate qui met au rebut l'humain/clown pour fabriquer un surhomme branché, polyvalent et fonctionnel en utilisant une langue de chiffres et de néologismes savants, vocabulaire sacralisé que l'homme commun reprend sans comprendre. La troisième est l'écologiste qui, inquiet par une telle société de l'artefact, ne jure que par le retour au cri primal, « au feulement des baleines », bref, à l'animalité de notre condition, qu'il oppose aux platitudes nécessairement pécheresses des technocrates. Il y a enfin le fondamentaliste qui « remplace le cœur par le par cœur », récite des prières pour ne plus avoir à supporter la « sale tronche » de son voisin de palier, et pense que la Parole divine doit rendre muette la parole humaine.

Il est à souligner la brillance du propos, mais son humilité aussi. La variété des références (Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre, Louis-Ferdinand Céline, Friedrich Hölderlin, Stéphane Mallarmé, Friedrich Nietzsche, saint Augustin, saint Thomas, Hans Jonas, Arthur Koestler, etc.) vient illustrer un propos atypique sur la nature de Dieu et l'urgence qu'il y a pour les chrétiens à en parler *selon Lui* et non *selon eux*. On regrettera que l'auteur se réfère à « Dieu » sans préciser qu'il parle du Dieu des catholiques et non du Dieu des chrétiens, ni même du Dieu abrahamique commun aux trois monothéismes. D'ailleurs, il eut été intéressant de lire en quoi les cinq *solae* de la foi protestante modifient ou non le rapport à la Parole de Dieu. Deuxième reproche, qui est en fait un agacement, l'auteur consacre beaucoup de pages aux écueils, aux fourvoiements, aux erreurs commises par telle ou telle personne qui parle de Dieu. Pourquoi ne pas donner des conseils plutôt que des proscriptions ? Un exemple symptomatique de ce refus d'affirmer se trouve dans la conclusion intitulée « Pour ne pas conclure » (pp. 201-215). Enfin, la maîtrise de l'art oratoire qui est une des qualités du livre, est aussi son défaut : comment celui qui aspire à parler de Dieu pourrait-il ne pas se sentir intimidé par une telle aisance, même quand elle fait l'éloge du bégaiement ? Finalement, ce livre, parfois vertigineux,

est tout à fait éclairant pour comprendre le statut du *logos* aujourd'hui et révèle comment une philosophie de la foi peut renouveler une philosophie du langage et de la communication.

Peter Marquis

ERAC, université de Rouen, F-76800

peter.marquis@univ-rouen.fr

Wolf LEPENIES, Auguste Comte. Le pouvoir des signes.

Trad. de l'allemand par Didier Renault, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2012, coll. Bibliothèque allemande, 130 p.

Le volume est la traduction – excellente d'ailleurs, par Didier Renault – de l'ouvrage que Wolf Lepenies, sous le titre *Auguste Comte. Die Macht der Zeichen*, avait tiré en 2010 d'une série de conférences données sur le père du positivisme. La non moins excellente préface de Jean-Louis Fabiani (pp. VII-XI) remet parfaitement en perspective le propos d'un auteur que l'on connaît comme l'un des meilleurs spécialistes de la vie intellectuelle en France au XIX^e siècle sous l'angle de la sociologie historique. En tant que sociologue de formation, il était normal que Wolf Lepenies en vienne à consacrer une étude approfondie à celui qui usait, en 1820, de l'expression de « physique sociale » pour approcher l'objet qui, à partir de la 47^e leçon du *Cours de philosophie positive*, se nommerait « sociologie » (p. 12). C'est ainsi que l'auteur voit en Auguste Comte le premier sociologue du XX^e siècle (pp. 9-16). La démonstration de cette affirmation sans équivoque réside dans l'organisation du volume. La méthode choisie par Wolf Lepenies consiste à esquisser une série de portraits des familiers d'Auguste Comte à partir de l'observation que la myopie de ce dernier l'a empêché de donner au dessin toute la part qu'il fallait dans l'instruction et les apprentissages d'un polytechnicien. Ce qui n'est pas sans un drastique paradoxe pour le penseur qui souhaitait donner à l'image toute sa place et qui ambitionnait de fonder la communication de sa pensée sur la représentation figurée de son corpus doctrinal : emblèmes, insignes, médaillons, portraits, armoiries, drapeaux, etc. Élargissant l'analyse à partir de ces portraits donnant naissance à de multiples scènes de la vie quotidienne du philosophe, l'auteur procède alors à la reconstitution des cercles dans lesquels s'est diffusé le positivisme professé par celui qui avait fait sa devise de l'ordre et du progrès, et qui voyait en Paris la capitale mondiale de sa doctrine. Dans ces conditions, on comprend mieux pourquoi et comment la personnalisation de la méthode a pu contribuer à faire de lui le « pape » de la religion de

l'Humanité (sociologique, finale). Félix Bracquemond (p. 21), Antoine Etex (p. 30), Caroline Massin (p. 46), l'épouse d'Auguste Comte, Clotilde de Vaux (p. 73), son égarée et sa muse, Fabien Magnin (p. 74), le menuisier propagandiste, Émile de Girardin (p. 83), Émile Littré (p. 84) en dépit de sa scission, mais également Georges Eugène Haussmann (p. 86), Charles Meryon (p. 89), le graveur; Antoine-Édouard Foley (p. 95), le café Voltaire (p. 102) comme lieu de rencontres, bénéficient tour à tour d'éclairages particulièrement révélateurs qui contribuent à illuminer notre perception du microcosme évoluant dans l'ombre d'Auguste Comte, au 10 rue Monsieur le Prince, quartier de l'Odéon.

Initialement favorable à un processus de centralisation dont Paris bénéficierait (pp. 74-88), Auguste Comte prend progressivement en considération l'importance de la province et propose une réorganisation de la France (pp. 98-103) dans laquelle le rétablissement des anciennes provinces couvrirait la subsistance des départements issus de la Révolution et assurerait la notoriété du cœur parisien de la doctrine. Les domiciles du philosophe et sa politique du logement (pp. 106-108) sont analysés avec beaucoup de finesse par Wolf Lepenies qui montre les conséquences déjà formulées par Auguste Comte de la transformation forcée, sous Napoléon III d'une « ville du travail » en « ville du luxe et du plaisir » (p. 108).

Considérant l'œuvre « philosophique » d'Auguste Comte comme un monument à part entière, Wolf Lepenies consacre – juste retour des choses – la dernière section de son ouvrage (pp. 109-117) aux monuments commémorant son travail et sa personne avec une présentation particulièrement savoureuse des tentatives du ministre Claude Allègre (p. 115) pour éliminer la statue du philosophe de la place de la Sorbonne, et de leur échec, puisqu'il ne réussit qu'à lui faire faire à peine un demi-tour, et tourner le dos à la vénérable et antique institution du savoir !... En fin de volume, un *index nominum* permet de retrouver facilement les 229 personnages auxquels l'auteur fait référence dans les 122 pages de son étude. Allié à un nombre important d'illustrations (en noir et blanc) de qualité, cet ensemble d'analyses et de portraits constitue un remarquable kaléidoscope d'une communauté philosophique, scientifique et sociale qui a marqué le XIX^e siècle même si, aujourd'hui, sa postérité peut sembler largement discutée.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87000
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Maurice MOULLAUD, *Le discours et ses doubles. Sémiotique et politique*.

Éd. par Geneviève Mouillaud-Fraisse et Jean-François Tétu, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2014, 320 p.

Quelle intelligence ! Tant de la part de l'auteur, que de Jean-François Tétu et de Geneviève Mouillaud-Fraisse, qui ont réuni et annoté les textes de Maurice Mouillaud (1924-2012) – une quinzaine – du *Discours et ses doubles*.

Maurice Mouillaud, dont le père fut, comme lui, militant engagé de gauche, pédagogue et avide de connaissances, a marqué tout une génération de sémiologues français et de chercheurs, à Lyon, à Paris, et ailleurs. La revue *Mots. Les langages du politique* lui doit beaucoup. Ses échanges avec les intellectuels, communistes et autres, de sa génération et des suivantes, marquent, par leur convivialité même, tant ses collègues en information-communication qu'en lettres, et non seulement en France. Aiguisée par le Front populaire, la conscience politique de Maurice Mouillaud était encore, au début des années 70, à scruter le discours de *L'Humanité*, sa « couverture » du procès de Leningrad où sont accusées des personnes juives, et l'affaire Overney, militant de la Gauche prolétarienne tué par un vigile de la régie Renault. Et Maurice Mouillaud était un passeur, promouvant en France, notamment à l'Institut français de presse à Paris, créée par Jacques Kayser, comme à l'Institut d'études politiques de Lyon et à la formation « info-com » mise en place par Jean-François Tétu, l'apport à cette interdiscipline en émergence, des travaux de chercheurs, souvent venus d'Europe, établis et produisant aux États-Unis.

Le Britannique Gregory Bateson était de ceux-là. Maurice Mouillaud lut, relut et enseigna Bateson à propos du « *double bind* ». Celui-ci devient sous sa plume « la double contrainte » et « le discours indicible ». Notion venue de l'étude par Gregory Bateson de la schizophrénie et que Maurice Mouillaud applique à l'étude du non dicible dans un corpus de presse : sonder ce qui ne se dit pas, ne s'écrit pas, mais qui est là pourtant, est un *leitmotiv* de son œuvre. Œuvre, il faut dire, où il affectionne l'essai et l'ouvrage à quatre mains, tel *Le journal quotidien* (Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989) avec Jean-François Tétu, où est respectée la part de chacun, ouvrage qui marqua tant les recherches françaises du dernier quart de siècle.

Dans *Le discours et ses doubles*, que de phrases où Maurice Mouillaud évoque le cadre, la structure et les stratégies pour s'en échapper, les moments où l'on y songe : « le trompe l'œil » (p. 42), ce moment à la fin de